

Le jeter dans le désespoir, peut devenir dangereuse. Nous avons vu pourtant que les membres de la nouvelle administration espagnole, afin d'ôter, au moins pour le présent, aux Carlites tout espoir de revenir aux premières charges du royaume et s'assurer par là, à eux-mêmes, une espèce d'immovibilité dans leurs hautes dignités, ont fait décréter aux Cortès que la dynastie de Don Carlos était pour toujours exclue de la couronne d'Espagne, et qu'il ne devait pas même lui rester l'espoir de pouvoir y revenir par une alliance. Il est bien probable que cette loi d'exclusion ne sera que temporaire et qu'elle ne durera qu'autant de temps que le ministère actuel demeurera au pouvoir. On sait combien de ministères se sont déjà succédés en un an, et ces mesures de précautions, prises par celui de Narvaez, pour empêcher ses antagonistes de pouvoir le supplanter, prouvent combien il redoute leurs concurrents, et par conséquent combien il se croit peu affermi dans sa nouvelle position. Il est probable, néanmoins que ni les carlistes, ou légitimistes, ni les ministériels ou réformistes, ne voudraient remonter au pouvoir ou y demeurer au prix d'une révolution, et c'est pourquoi nous sommes tenté de croire que le règne de la guerre civile est passé pour l'Espagne. Mais nous avons peine à croire que la nouvelle constitution puisse se soutenir longtemps, parce que la royauté nous paraît bien plus conforme au goût et aux inclinations de la grande masse de la nation espagnole que les gouvernements représentatifs et constitutionnels.

Nous nous abstenons de parler ici de l'état actuel de la religion dans ce pays, parce que nos lecteurs pourront trouver à-peu-près tout ce qui regarde cette matière dans l'extrait que nous publions aujourd'hui, à l'article des nouvelles religieuses, sous le titre *Espagne*.

Nous avons reçu trop tard, pour en dire quelques mots dans notre dernière feuille, le 1er. numéro d'un nouveau journal, intitulé : *La Revue Canadienne*, que nous avions annoncé dernièrement ; mais, à en juger par ce 1er. numéro, le seul que nous ayons encore reçu, quoique le second doit être sorti samedi, ce journal nous a paru écrit avec style et talent.

Nous lisons, dans un journal correspondant d'Europe, le trait suivant dont nous croyons devoir transmettre à nos lecteurs comme l'abrégé et la substance. Ce fait, entre mille autres, prouve invinciblement tout le danger des mauvaises lectures.

Chevreuil, qui n'était qu'un simple artisan, était dévoré de cette lèpre de la vanité littéraire dont on a reconnu depuis quelques années la trace et les ravages dans plusieurs grands criminels. On a trouvé dans sa chambre les drames et romans les plus violents, les plus monstrueux, l'élite de la littérature furieuse. C'est par ces lectures que Chevreuil nourrissait sans doute les noires hallucinations de son cerveau, car ce jeune ouvrier de vingt-huit ans, chétif et pâle, a paru sur le banc sinistre de la cour d'assises de Paris, comme coupable d'un horrible assassinat, dont les détails ont jeté l'épouvante dans tous les cœurs, et glacé d'effroi ceux qui en ont entendu le triste et douloureux récit. L'assassin avait préparé à loisir un masque de poix sous lequel il a étouffé sa malheureuse victime. Mais d'un autre côté, il faisait des vers, et, par un contraste effrayant, des vers en style de roman que le plus innocent de nos compositeurs d'*album* n'aurait pu refuser de mettre en musique.

Chevreuil qui, ces jours derniers, est venu rendre compte à la justice humaine de son épouvantable forfait en attendant le jugement de Dieu, a été, comme il le méritait, impitoyablement condamné à la peine de mort.

Jusqu'à ce jour une reproduction partielle dans les *Mélanges* plus ou moins exacte et fort insuffisante, de l'aveu de l'*Univers* lui-même, de qui nous l'avions empruntée, avait seule fait connaître les conférences du R. P. Lacordaire aux personnes privées de l'avantage d'entendre cet illustre orateur. Aussi le R. P. vient-il de réunir et de livrer au public le texte complet de toutes les conférences qu'il a prononcées depuis huit ans dans la chaire de Notre-Dame. L'apparition du fidèle recueil de ces célèbres discours a déjà vivement excité en France l'intérêt et la curiosité de tout le monde (1).

En vain, pour faire perdre à ces discours la vogue dont ils jouissent encore après dix années, certains aristarques ont publié, contre les conféren-

ces prononcées par le jeune dominicain en 1835 et 1836, une courte brochure que nous avons sous les yeux, et dans laquelle ils lui font, entre autres reproches, celui de dire dans une de ses péroraisons : « Il faut bien pardonner quel que chose au jeune guerrier qui se précipite avant l'heure sur le champ de bataille. » *Les Romains autrefois disaient : Non !* ajoute froidement le sévère critique.

Le critique ne pèche-t-il point contre les règles du bon goût, et ne mérite-t-il pas d'être critiqué lui-même, lorsque, après avoir cité cette phrase du P. Lacordaire : « Je laisse à la fin de ma carrière évangélique, entre les mains de mon évêque, la chaire de Notre-Dame, » il ajoute lourdement : « pouvait-elle, par hasard, s'emporter sur le dos de Paris à Rome ? » Disons de ce célèbre orateur ce que Lefranc de Pompignan disait à-peu-près dans les mêmes termes d'un de ses contemporains :

Mais lui, poursuivant sa carrière,
A versé des flots de lumière

sur ses critiques obscurs et inexorables.

L'orateur dominicain fait précéder le recueil de ses conférences d'une préface que les feuilles européennes qualifient du nom de spirituelle. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs, en la soumettant à leur jugement et à leur appréciation :

« Le péché originel a fait à l'homme, dit-il, trois blessures guérissables dès ce monde par l'effet de la rédemption, savoir : la concupiscence, l'ignorance et l'erreur ; la concupiscence, qui le détache de Dieu en le portant avec frénésie vers tous les objets sensibles ; l'ignorance, qui l'en sépare par les ténèbres qu'elle amasse dans son esprit sur la nature et l'action divines ; l'erreur, qui l'attire et le retient par une fausse lumière loin du centre éclatant de la justice et de la vérité. Ces trois foyers de mal, qui nous sont transmis avec la vie pour être notre épreuve et la source de notre mérite, sont incessamment combattus, au nom de Jésus-Christ, par les sacrements et la parole dont l'Eglise catholique est l'active dépositaire. Au moyen des sacrements, elle purifie notre cœur en y appelant une effusion de l'éternelle sainteté qui est en Dieu ; elle dissipe les ombres qui assiégent notre intelligence, en y faisant pénétrer une lumière supérieure à celle de la nature ; elle assure notre faible logique contre les ruses d'une déduction trompeuse, en lui communiquant la droiture de l'humanité ; mais à cette action intérieure qu'elle exerce sur notre âme, Dieu a voulu qu'elle joignît l'action extérieure de la parole, parce que rien de ce qui regarde l'homme ne doit être purement spirituel, l'homme étant à la fois, partout et toujours, chair et esprit.

« Et de même que les sacrements sont destinés à produire un effet de pureté, de lumière et de rectitude, la parole de l'Eglise est préparée dans les conseils de Dieu pour sanctifier, éclairer et détromper l'homme. De là une triple prédication : la prédication de mœurs, qui combat la concupiscence ; la prédication d'enseignement, qui combat l'ignorance ; la prédication de controverse, qui combat l'erreur.

« Quand Jésus-Christ disait au peuple : *Bienheureux les pauvres d'esprit !* c'était la prédication de mœurs. Quand il disait au Pharisien venu dans la nuit pour le sonder : *Si l'on ne renait par l'eau et l'esprit, on ne peut entrer dans le royaume de ciel !* c'était la prédication d'enseignement. Quand il répondait aux Seducéens, désireux de l'embarasser sur la résurrection des morts : *N'avez-vous pas lu ce que Dieu a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ?* c'était la prédication de controverse.

« Ces trois prédications sont perpétuelles dans l'Eglise, parce qu'elle a toujours en sa présence des hommes faibles, des hommes ignorants, des hommes trompés. Mais, à la différence des passions qui demeurent constamment les mêmes, ou qui, du moins, ne subissent que d'apparentes modifications, l'ignorance et l'erreur varient presque à l'infini, revêtues tour à tour des habits de la barbarie, de la civilisation, de la décadence, et empruntant aux peuples, pour les endormir et les subjuguier, leur propre tempérament et leur génie natif.

« C'est l'ancien serpent de la perdition, qui change de couleur au soleil de chaque siècle. Aussi, tandis que la prédication de mœurs ne subit guère que des diversités de style, il faut que la prédication d'enseignement et de controverse, souple autant que l'ignorance, subtile autant que l'erreur, irrite leur puissante versatilité, et les pousse, avec des armes sans cesse renouvelées, dans les bras de l'immuable vérité.

« Les conférences que nous publions n'appartiennent précisément ni à l'enseignement dogmatique, ni à la controverse pure. Mélange de l'une et de l'autre, de la parole qui instruit et de la parole qui discute, destinées à un pays où l'ignorance religieuse et la culture de l'esprit vont d'un pas égal, et où l'erreur est plus hardie que savante et profonde, nous avons essayé d'y parler des choses divines dans une langue qui allât au cœur et à la situation de nos contemporains. Dieu nous avait préparé à cette tâche en permettant que nous végussions d'assez longues années dans l'oubli de son amour, emporté sur ces mêmes voies qu'il nous destinait à reprendre un jour dans un sens opposé. En sorte qu'il ne nous a fallu, pour parler comme nous l'avons fait, qu'un peu de mémoire et d'oreille, et que nous tenir, dans le lointain de nous-même, en unisson avec un siècle dont nous avions tout aimé.

(1) *Conférences de Notre-Dame de Paris*, par le R. P. Henri-Dominique Lacordaire, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, (années 1835, 1836, 1843.) Un beau volume in-8. A vendre chez Sagnier et Bray, successeurs de Debécourt, rue des Saints-Pères, 61, à Paris. Prix : 7 francs.